

Monique Bégin

Un voyage solitaire

Au téléphone, il y eut un silence, puis elle fit entendre son rire: «Une entrevue? Au fond, pourquoi pas? Mais pas aujourd'hui, j'ai les deux mains dans mes tomates...» Docteure en sociologie, ex-secrétaire générale de la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada, membre fondateur de la Fédération des femmes du Québec puis candidate libérale élue sous le gouvernement Trudeau, Madame l'ex-ministre de la Santé nationale et du Bien-être social, l'Honorable Monique Bégin préparait un coulis de tomates.

par Colette Marcil

Quand je l'ai rencontrée chez elle, il y en avait plein la cuisine de ces tomates. Elle venait tout juste de débarrasser la table de la salle à manger, d'ailleurs, pour que nous nous y installions.

Cette table n'en finit plus: je ne sais plus combien de sièges s'alignent, noirs, presque sévères, à ses flancs. Spontanément, j'imagine un cabinet de ministres, une forêt rigide et parallèle de cravates.

Monique Bégin, elle, fait presque trop «authentique» pour la revoir politicienne. Il faut dire qu'elle n'a jamais clairement décidé de faire de la politique. «Je me trouvais beaucoup trop vulnérable pour faire ce métier, selon la perception que j'en avais alors. Je suis un être extrêmement spontané, doté d'une très grande sensibilité, et la sagesse populaire veut qu'il faille un épiderme de pachyderme pour faire de la politique. "La

couenne dure", comme on dit. Dès lors, je m'excluais du monde politique tout en poussant les femmes intéressées (et qui avaient selon moi les qualités requises) à aller de l'avant...»

Elle a tout d'abord reçu un premier appel du bureau du Premier ministre, sollicitant sa mise en candidature. C'était en 1971 et Monique Bégin a pouffé de rire: «Non merci, messieurs, ce n'est pas pour moi.»

«Le monde politique m'était totalement étranger. J'avais une conception bien féminine de la politique parce que, comme toutes les femmes, j'ai été tenue à l'écart de la gestion des affaires publiques. C'était pour moi un monde bizarre, j'imaginais quelque chose de «sale» qui me répugnait bien que, concrètement, je ne savais absolument pas ce qui se passait là-dedans... Et puis en 1972, nouvel appel du bureau du Premier ministre. Je devais être prête intérieurement puisque, cette fois, j'ai eu le goût de prendre le risque. Bien

sûr, j'avais peur et cette peur-là ne m'a jamais quittée. Mais j'avais envie d'avoir peur. C'est une maladie qui me prend de temps en temps et que j'appelle "relever de nouveaux défis".»

Comme le disait Huguette Bouchard, députée socialiste française*: «Qu'est-ce qui pousse les femmes à affronter cette terre étrangère habitée depuis longtemps par des indigènes qui ont leur langue, leur signe de reconnaissance, leurs codes en tous genres et leurs rituels?»

«Bien sûr, j'avais en tête la cause des femmes, une plus grande responsabilité chez les décideurs, un meilleur partenariat des sexes dans la gestion politique. Mais je me préoccupais énormément de tout ce qui relève de la qualité de la vie dans le sens le plus riche, le plus large qui soit. Je croyais qu'en allant carrément du côté des élus, sur la ligne de front, je pourrais faire accélérer les choses et être un agent de changement social.»

La main balaie, superbe, la salle à manger et l'univers puis revient, toute sage, se

Photo: Louise Larnier



croiser sur l'autre. Quand je pose mes questions, Monique Bégin a l'air d'une écolière attentive et appliquée. Il me revient l'image des doigts d'enfants que nous devons croiser sur le pupitre, et celle des photos officielles de Madame la Ministre. Une même attitude...

«Ah! quand je me suis présentée candidate! J'étais tout à fait consciente qu'il était rentable électoralement pour l'image du parti de présenter une femme! Les partis ont toujours de ces sondages internes qui démontrent la rentabilité électoral de avoir une femme et demie, un Esquimau et demi, un handicapé et demi! Ainsi décident les grands manitous politiques! Mais moi, j'ai tout de suite refusé de jouer la femme-alibi, en exigeant tout d'abord du parti que nous soyons au moins trois femmes au Québec. Une femme candidate, c'est l'alibi, deux, ce n'est pas sérieux et trois, c'est le début de quelque chose...»

Monique Bégin rigole franchement en me racontant sa mise en candidature: par

exemple, les organisateurs du parti qui voulaient savoir si elle portait des bas et un soutien-gorge (!) jusqu'au jour où, pour se venger, elle est entrée à la Chambre des communes en jeans! Elle a beaucoup d'indulgence, dit-elle, pour les machos et les «grosses idioties caractérisées». Mais après l'élection l'attendait la Chambre des communes. Sauf pour avoir vu des débats de la Chambre à la télé, Monique Bégin n'avait pas une traîtresse idée de ce qu'était cette garçonnière.

«J'ai eu l'impression d'entrer dans un immense collège de gars. C'était incroyable! D'être femme avec ce paquet d'hommes dans un travail aussi stressant, qui commande d'aussi longues heures, qui exige autant de promiscuité, je n'en revenais pas! Un vrai club de squash! J'étais «la mascotte du régiment», bien consciente de la dimension réductrice de cette appellation. Dès mon arrivée, j'ai été «la chouchoute». Tout le monde était paternaliste et voulait m'apprendre mon mé-

tier avec le résultat que j'ai appris pas mal plus vite que les autres nouveaux joueurs en politique. J'ai tant et si bien appris que je suis vite devenue menaçante et là, ça s'est mis à jouer très dur. C'était fini. Je n'étais plus charmante. Les vieux clichés, les préjugés qui ont accablé bien des politiciennes avant moi ont refait surface. Les vacheries se sont mises à fuser de partout si bien qu'on finit par se sentir pas bonne... Jusqu'à ce que je comprenne que s'ils cognaient si fort, c'était qu'ils avaient peur. Et s'ils avaient peur, c'est que la «femme-alibi» était devenue sérieusement concurrente. Je dirais même une concurrente privilégiée: c'est tellement visible une femme en robe vert pomme perdue dans cette marée sombre de vestons! Quand j'étais au sommet de ma popularité, il s'en est même trouvé au parti pour me reprocher mon succès! Mais ils devaient bien vivre avec: en politique, on est forcé d'être pragmatique! Elle a intérêt à se lever de bonne heure la femme qui sera Première ministre: si l'électorat est prêt, les collègues



et grands manitous politiques ne vont pas lui faire de cadeaux. Déjà qu'entre hommes, ils ne s'en font pas beaucoup... Si cette femme a besoin d'être aimée, elle s'est vraiment trompée de job! La politique est une jungle qui écrase tous les joueurs minoritaires non traditionnels: les femmes, les jeunes, les ethnies. Et ça joue dur.

«Comme femme et comme nouveau joueur, je me sentais comme un voyageur qui va dans des contrées lointaines et qui revient dire au groupe comment ça marche, cette histoire-là. J'ai toujours eu cette attitude, et c'est heureux: sans cette distance intérieure, j'aurais été incapable de survivre... Je sentais chez les femmes une sorte de fierté parce que j'étais l'une d'entre elles.

«Il me semblait que j'avais une responsabilité à leur endroit. Je n'étais pas assez folle pour me prendre pour une autre et penser représenter 52 % de l'électorat comme s'il s'agissait d'un bloc monolithique! Après tout, personne ne m'avait donné cette responsabilité-là. Mais je n'aurais pas été fidèle à moi-même si je n'avais pas conservé cette constante préoccupation du sort des femmes.

«Je sais bien qu'il y a mille féminismes et qu'aux yeux de certaines féministes, je suis de l'"establishment"... Je me définis pourtant comme une féministe. Je crois à ce réajustement social important qu'on appelle aujourd'hui "le féminisme". Il faut qu'un nouvel équilibre advienne, que les femmes cessent

d'avoir honte d'être femmes. Dans la vie politique, on est mille fois tentées de se désolidariser d'une collègue qui a l'air déplacée parce qu'elle parle, disons, des affaires de "par chez-eux", alors que l'on traite de problèmes internationaux. On n'en parle jamais de cette tentation de ne plus être solidaire, mais elle est très réelle surtout quand on sait que les sarcasmes guettent les politiciennes et qu'on ne demande qu'à les discréditer en bloc! Je ne crois pas m'être jamais désolidarisée, même quand le mot "féminisme" n'était pas sur toutes les lèvres. Parce que je ne trouve pas ça très intéressant qu'un petit groupe de femmes réussissent dans leur sphère, alors que, pendant ce temps, des milliers de femmes - pour ne pas dire des millions - continuent de ne pas avoir

M'occuper uniquement de la cause des femmes n'était pas une bonne stratégie.

de gardienne à la maison, sont prises à cumuler tous les rôles et n'arrivent pas financièrement. C'est loin d'être une réussite, je vous jure. Voilà pourquoi je suis restée solidaire mais...

Elle s'arrête, me regarde, évalue. Il y a toujours en elle cette évaluation constante

de l'interlocuteur, même quand on la croit totalement prise par son propos. Monique Bégin ne dit bien que ce qu'elle veut dire, mais souvent le regard moqueur précède la phrase. Elle a l'air de se dire: «Tant pis... je foncel!» Elle trouvera bien le moyen de rire d'elle-même si jamais elle s'est trompée d'interlocuteur. Mais elle foncera.

«J'ai compris très vite qu'en politique, si vous devenez l'être d'une seule cause, vous êtes aussitôt brûlé, discrédité. Vous développez peut-être autour de vous (et encore, ce n'est pas certain) une grande crédibilité pour cette cause, mais pour les autres dossiers, vous n'existez pas. Ce n'est pas un jugement que je porte sur la moralité politique, c'est un constat. Je trouvais donc que de m'occuper uniquement de la cause des femmes n'était pas une bonne stratégie. Comme je connaissais les dossiers de la condition féminine par cœur, j'ai choisi une approche "généraliste" pour faire mon nid. Certes, je me suis posé bien des questions, mais je crois que cette attitude était celle qui garantissait une plus grande crédibilité et donc le plus grand nombre de zones d'influence. C'était pour moi un choix délibéré. C'est pourquoi je ne crois pas tellement qu'une formation politique féministe soit un choix judicieux stratégiquement. Nous vivons au Canada dans un système bipartite, contrairement à certains systèmes européens multipartites où les féministes ont peut-être leur chance. Au Canada, c'est l'"adversary system" et l'ex-

pression dit bien la réalité de la chose. Un parti féministe canadien ne franchirait pas le mur du son! Mon bon sens me fait dire que les causes uniques n'intéressent jamais personne. C'est la voix qui crie dans le désert. Il serait plus réaliste d'envoiesager qu'un plus grand nombre de femmes gagnent les partis traditionnels. Les femmes connaissent des réalités dont il n'est nul besoin de les convaincre et dont se moquent les décideurs.

«Actuellement, les politiciennes sont tellement rares qu'elles sont vite singularisées. Médias et grands manitous politiques, aussi conservateurs les uns que les autres, se mettent de la partie. On les passe au peigne fin, ce qui vous aide et vous tue. La montée comme la chute sont toujours plus vertigineuses pour une femme. Une chose est certaine: on apprend vite! La moindre erreur vous est fatale. Et puis, qu'est-ce c'est cette manie qu'ont les médias de qualifier l'apparence physique des politiciennes? Le font-ils pour les politiciens? Sur trois femmes en politique, il y en aura obligatoirement une plus blonde ou plus mince, ça m'apparaît mathématique; alors, pourquoi en parler? Dit-on que Monsieur le Ministre a un habit fripé, est échevelé, qu'il avait déjà l'air old-fashioned quand il est né? Et puis, les médias comparent les femmes entre elles. Un ghetto.

«Si nous étions plus nombreuses en politique, nous serions tellement moins vulnérables! J'ai découvert à la Chambre des communes un grand besoin de me référer à des modèles de femmes. En ce sens, Judy Erola m'a beaucoup aidée. Elle m'épatait. Quand je me sentais dépassée, je me disais: Comment ferait Judy? Des années après, elle m'a avoué qu'elle faisait la même démarche sur mon propre compte. Comme nous avons ri!

«Il existe une complicité entre les politiciennes qui réussit, quoique rarement, à briser la barrière des intérêts partisans, une complicité de membres d'une sous-culture quand le monde des femmes entre en conflit avec celui des hommes. La traduction concrète d'une manière d'être, d'agir, de réagir. Nous partageons des évidences. Connaissez-vous quelque chose de plus difficile à démontrer que l'évidence?»

Avance, fais parler de toi, apprends à dire je...

Par exemple, Monique Bégin créait le crédit d'impôt pour enfants, qui consistait en un chèque substantiel émis au nom de la mère. Elle prend ce fait tellement pour acquis qu'elle ne songe même pas à clarifier ses intentions. «Au Conseil des ministres, patatras! La discussion a bien duré une heure. On parlait de gros sous. Donc, il fallait que ce soit les gars qui empochent! J'étais tellement sidérée que je n'avais presque pas d'arguments! Puis le Premier ministre a tranché en ma faveur.»

«Les politiciens négocient entre eux. Bien des dossiers se règlent au vestiaire, dans les toilettes, vous seriez surprise. Une femme? Elle ne fait pas partie du club. Ce sont "eux" qui sont au pouvoir. Et puis, pour faire de la

politique à la manière traditionnelle, il faut savoir jouer, miser sur son personnage, amplifier son importance, pousser, en remettre. Il faut se prendre pour "un autre". On dira des femmes qu'elles "ne l'ont pas" parce qu'en général elles sont simples, directes, efficaces et ne se prennent pas pour d'autres. Moi, je suis restée moi-même et j'estime avoir gagné plus que je n'ai perdu.

«Les femmes manquent de confiance en elles. Nous n'avons pas reçu une éducation de meneuse mais une éducation de Vierge Médiatrice, du moins les femmes de ma génération. Et puis les femmes sont altruistes, alors que la politique est une job d'individualiste. Il faut apprendre à faire la vedette sans être tuante avec des airs de prima donna. Marche ou crève, peu importe la cause, c'est le pouvoir qui mène, avance, fais parler de toi, apprends à dire "je".

Je ne veux pas apprendre à aimer le pouvoir mais je devrais apprendre à aimer le succès.

«Le pouvoir. Le fameux pouvoir. On dirait que les gars sont amoureux du pouvoir "pour le pouvoir". J'en ai vu qui étaient complètement intoxiqués. Ça fait vraiment peur... Je crois que les femmes ont peur du pouvoir parce que, qu'on le veuille ou non, c'est la loi de la jungle. Il y en a un qui mène, c'est le gagnant. Il exerce des rapports de force, une manipulation sur les autres. Un gagnant. Des perdants. Moi, j'ai gagné souvent mais que j'étais mal à l'aise avec mes victoires! Pour mon ministère, j'ai "volé" des millions dans les poches de gars-collègues-ministres, mais Seigneur! Je me sentais tellement mal...

«Pendant des années, j'ai joué avec l'idée de me présenter au leadership du parti. Et puis, non. Je n'aime pas ce pouvoir-là, je ne l'aimerais jamais. Il ne fait pas partie de mes valeurs, il n'en fera jamais partie. Quand on a vu comme moi le pouvoir mis à nu... Comment dire? Quand on s'aperçoit que toutes les décisions ne visent que la survie politique pour la survie politique, par opposition à se servir du pouvoir comme un "moyen" pour mettre en place des objectifs sociaux importants qui vous tiennent à cœur, quand tout n'est plus que rapport de force et autorité absolue... quand on voit des gens garder le pouvoir pour le pouvoir comme un enfant garde un ballon... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre? J'ai l'impression de parler des contradictions et des paradoxes de toute une vie...»

Je la sens déchirée. J'ai peur qu'elle se ferme tout à coup, qu'elle s'enveloppe de silence. Elle pourrait après tout m'envoyer promener dans ses tomates. Me dire: «Bon, ça suffit, vous le tenez votre papier...» Mais voilà qu'elle reprend: «Bien sûr, je me suis posé des tas de questions compliquées du style: Est-ce que j'ai peur du succès? Peut-être qu'un psychiatre.» Elle rit. La main balaie encore et chasse l'hypothèse d'un psychiatre.

Quand Trudeau parlait des batailles de Napoléon, je trouvais ça ennuyant pour mourir.

«Je ne veux pas apprendre à aimer le pouvoir. Mais il est certain que, comme femme, je devrais apprendre à aimer le succès, apprendre qu'il n'y a rien de mal là-dedans. Et je vais l'apprendre! Comme je veux apprendre à manier la colère, l'agressivité, comme je veux apprendre à vivre dans la compétition. Je hais la compétition! Mais nous devons l'apprendre tant que les rapports de force domineront nos vies, et ils les domineront toujours tant que nous nous tiendrons à l'écart! Ce n'est peut-être pas agréable à entendre mais c'est ainsi. Nous ne sommes pas stratèges, moi la première. Les femmes valorisent si peu la stratégie, elles y voient quelque chose de malpropre, une sorte de mauvaise soupe nauséabonde. Mais il n'y a rien de mal à vouloir s'organiser, rien d'impur dans les outils quand nous sommes intelligentes et défendons des objectifs valables. Les femmes sont tellement altruistes qu'elles ne voient que la valeur intrinsèque du dossier qu'elles défendent. Elles pensent que parce que la cause est bonne et juste, les gars autour de la table vont se rallier. Piff! Les gars autour de la table justement décodent tout en termes de stratégie et de pouvoir, ils se fichent bien de la noble cause! Et ça, c'est vrai partout, pas seulement en politique! Certes, ce n'est pas très drôle, la stratégie. J'ai été un jour la collaboratrice d'un gars extraordinaire, Fernand Cadieux. Il en mangeait, pour ainsi dire, de la stratégie et m'a initiée à ses lectures. Quand Pierre Trudeau parlait des batailles de Napoléon, je trouvais ça ennuyant pour mourir mais je pouvais décoder! Tout ceci est déchirant: serons-nous éternellement des perdantes parce qu'on répugne à certaines valeurs? En tout cas, si quelqu'un donne des cours de stratégie quelque part, faites-moi signe, je serai la première à m'inscrire, puis je l'enseignerai aux femmes!

«J'ai encore beaucoup à apprendre. Depuis que j'ai quitté volontairement la politique, je ressens un immense soulagement. J'avais fait le tour du jardin et ce jardin-là pesait lourd: lourd dans ses structures, ses procédures, ses formes. La vie n'était pas loin de fier le camp de là.» La vie, c'est la préoccupation privilégiée de Madame l'ex-ministre. On la sent enracinée en elle: «Dans le monde politique, j'étouffais littéralement. J'ai besoin de vie, d'en être entourée, de la sentir, de m'y reconnaître. J'ai toujours voulu me garder vivante. Ne serait-ce qu'en faisant des confitures ou un coulis de tomates.»

Colette Marcil est recherchiste à l'émission «Droit de parole», à Radio-Québec.

* Propos cités par Renée Rowan, *Le Devoir*, 15 juin 1984, «Un pas en avant, un pas en arrière».